Contre Nous de la Tyrannie

(Air connu).

On a pris la Bastille, hier—il y a cent trente-trois ans On la prend encore tous les jours.

Peut-être n'y a-t-il pas de château fort au monde qui ait fait divaguer autant les gens d'esprit—sans compter les autres.

Nos bons amis Pierre et Paul eux-mêmes, tout déférents qu'ils soient envers la Révolution, se refusent, semble-t-il, à adopter telle quelle, sur la foi de la plus intéressée des légendes, la version censément historique dont faisait déjà justice, en son temps, Rodolphe Salis, l'irrévérencieux et tonitruant fondateur du Chat Noir.

Dans un de ces boniments, qu'enjolivait sa faconde, cet humoriste du sarcasme, rappelant la journée du 14 juillet 1789, exaltait l'inoubliable date où "trois cent mille Parisiens, dans un élan d'héroïsme sublime, se ruaient à l'assaut de la Bastille, défendue par vingt suisses, dont seize invalides et quatre impotents"!...

Feu Salis exagérait.

Ce ne fut pas, d'ailleurs, la population parisienne, s'il faut en croire les écrivains de l'époque, qui prit part à l'attaque, mais une horde de gens sans aveu.

Un encyclopédiste, l'abbé Morellet, mis à la Bastille sous Louis XV pour certaines incartades littéraires qui constitueraient aujourd'hui le délit de diffamation, le déclare tout net: "Je passai à mes fenêtres, dans la rue Saint-Honoré, écrit-il, une grande partie de la nuit du 13 au 14 à voir des hommes de la plus vile populace armés de fusils, de broches, de piques, se faisant ouvrir les portes des maisons, se faisant donner à boire, à manger, de l'argent et des armes!"

Dans l'effervescence provoquée et entretenue par les orateurs du Palais Royal, qui ne prédisaient rien moins qu'une Saint-Barthélemy des patriotes, le vrai peuple de Paris ne s'était guère couché. De grand matin —il faisait très beau, et l'on a remarqué déjà l'influence du soleil sur les mouvements populaires—la foule, où se confondaient artisans et bourgeois, mais à laquelle s'était mêlée aussi cette lie que font remonter des bas-fonds sociaux les époques troubles et convulsées, se porta sur les Invalides et y enleva plus de vingt mille fusils et plus de vingt canons.

Après les armes, on voulut les munitions La Bastille en était abondamment pourvue; on se dirigea vers la Bastille. C'est là un fait incontestable, et que confirment les documents les plus authentiques. Il est fâcheux évidemment pour la logomachie démagogique, qui a tant besoin de la Révolution pour se soutenir le souffle et se retremper l'éloquence, qu'il ne fût pas question encore d'odieux rempart de l'arbitraire, ni de tyrans, ni de leurs suppôts. Toute cette phraséologie ampoulée, et qui nous paraît si rococo à distance, ne devint à la mode que plus tard, quand les mots liberté, égalité, fraternité étalèrent jusque sur les murs des prisons, où ils étaient, sans doute, si bien à leur place que la troisième République les y rétablit: il y a moins de quinze ans, on pouvait les lire encore sur la façade de Saint-Lazare!

Qu'on ait fait de la prise, ou plutôt de la reddition de la Bastille, qui ne fut pas, et n'aurait vraisemblablement pas été emportée de vive force, un événement qui symbolise la chute de tout un régime; qu'on l'ait magnifiée pour les incalculables conséquences qu'elle devait avoir, cela s'explique de soi. Mais il ne faudrait pas, cependant, fausser l'imagination des masses en lui persuadant qu'il y eût là une irrésistible manifestation de l'âme populaire.

Au début de l'action, un millier d'individus tout au plus vociféraient autour de l'enceinte. Ils ne couraient pas grand danger, du reste, le gouverneur, M. de Launay, après avoir reçu et retenu à déjeuner une délégation de l'Hôtel de ville, ayant fait retirer de leurs embrasures les quelques canons garnissant les tours et veillé à ce que l'on masquât ces embrasures au moyen de planches. Bien plus, il avait toléré, l'excellent homme, qu'un avocat—où n'en trouve-t-on pas?—Thuriot de la Rozière, vînt haranguer jusque chez elle sa pauvre garnison de quatre-vingt-quinze invalides et de trente soldats suisses. Puis il avait fait rentrer ses hommes dans une cour intérieure, dont, pour toute précaution, fut relevé le pont levis.

Aussi, quand les assaillants envahirent la première cour, dont on leur avait laissé le libre accès, n'eurent-ils pas grand'peine à s'élancer vers la seconde. On a prétendu qu'ils opérèrent sous le feu de la troupe. Or, il est établi que c'est seulement après avoir essuyé une décharge de mousqueterie que la garnison fit feu.

L'énergie de la riposte mit la panique dans les rangs des assiégeants; et les choses auraient tourné, sans doute, assez mal pour eux sans l'intervention soudaine d'un détachement de gardes françaises trainant deux pièces de campagne.

Ils n'avaient pas précisément bonne renommée, les gardes françaises! Si mal payés que les simples soldats étaient autorisés à exercer un métier, afin d'augmenter quelque peu leur maigre solde, la plupart avaient choisi l'inavouable profession qu'un euphémisme policier qualifie aujourd'hui de vagabondage spécial.

Contre de tels adversaires, et avec les quinze canons de ses tours et les trois pièces chargées à mitraille en batterie à l'intérieur du château, la Bastille pouvait se défendre. Pour épargner des vies humaines, et sur la parole qui lui fut donnée qu'aucune atteinte ne serait portée à sa personne, ni à celle de ses hommes, de Launay rendit la place. On sait comment on lui tint parole. Assailli de tous côtés, et après s'être défendu avec une telle bravoure que si dix hommes seulement en avaient dépensé autant à la Bastille, dit un historien, jamais elle n'aurait été prise, le malheureux gentilhomme succomba, sous le nombre. Une brute, un garçon cuisinier, qui savait, comme il osa s'en vanter cyniquement, "travailler les viandes," lui sépara la tête du tronc méthodiquement, et à l'aide d'un couteau de poche! En même temps, on pendait des invalides, on en massacrait un autre, après lui avoir abattu le poignet, et l'on promenait par la ville la main coupée; on égorgeait un vieillard de soixante-quatorze ans, qui, au dire de Taine, avait dépensé plus de soixante francs pour assurer, l'hiver, de l'ouvrage aux pauvres; on assommait un vaincu, on lui arrachait le cœur, qu'on se passait ensuite au centre d'un bouquet d'œillets blancs, au refrain de cette délicieuse joyeusement de main en main, posé chanson d'à-propos:

Ah! il n'est point de fêtes
Quand le cœur n'en est pas!

Et dire que toutes ces horreurs eussent pu être évitées si le baron de Besenval, officier suisse au service de la France, parti de Versailles avec trente-cinq mille hommes de troupes, et muni d'un ordre lui enjoignant de repousser enfin la force par la force, ne s'était pas enfermé au Champ de Mars, n'avait pas laissé piller sous ses yeux le dépôt d'armes des Invalides et ne s'en était pas retourné d'où il était venu, avec ses trente-cinq mille hommes, et sans avoir brûlé une charge de mousquet.

Marat, un tigre qui valait bien ceux qui devaient venir après lui. Marat lui-même reconnaît que "la Bastille, mal défendue, fut prise par quelques soldats et une troupe d'infortunés, la plupart allemands et provinciaux. Les Parisiens, ces éternels bandauds, venaient là par curiosité."

Le chancelier Pasquier, dont le père fut une des innombrables victimes de la Terreur, avait assisté, lui aussi, à ce qu'on est convenu de dénommer la prise de la Bastille. "Ce que l'on appelle le combat ne fut pas sérieux, dit-il. La résistance fut complètement nulle. La vérité est que ce grand combat n'a pas un instant effrayé les spectateurs, qui étaient accourus pour en voir le résultat. Parmi eux se trouvaient beaucoup de femmes très élégantes. A côté de moi était Mlle Contat, de la Comédie-Française. Nous restâmes jusqu'au dénouement, et je lui donnai le bras jusqu'à sa voiture qui était place Royale."

Mais, dans l'enthousiasme du moment, les faits s'amplifièrent avec une telle exubérance que, dès le lendemain, la Bastille avait été "emportée dans un assaut d'un quart d'heure"! Puis tant de sinistres histoires s'étaient colportées sur cette Bastille dont allaient bientôt tomber les murailles. L'Homme au masque de fer, cette mystérieuse figure que ne couvrit jamais, au surplus, qu'un masque de velours, le pitoyable Latude, pour ne citer qu'eux, avaient fait une réputation assez terrifiante à la maison. Personne ne savait encore que le premier n'était autre qu'un certain Mattioli, confident du duc de Mantoue, et qui trahissait à la fois Louis XIV et son maître, ni que le second, qui s'était approprié le nom de Latude après s'être forgé celui de Danry, n'avait jamais été qu'un aventurier sans scrupules, doublé d'un fourbe et d'un fripon.

Mais il fallait à tout prix maintenir la légende; d'autant que les "vainqueurs" n'avaient trouvé dans les sombres cachots de la Bastille—des cachots meublés de fauteuils en velours d'Utrecht!—que sept prisonniers: un gentilhomme enfermé à la requête de sa famille pour crimes "atroces et notoires," deux fous, dont l'un impliqué dans une affaire d'assassinat, et quatre faussaires. On y a bien ajouté un certain comte de Lorges; mais il est à peu près universellement reconnu qu'il n'a jamais existé!

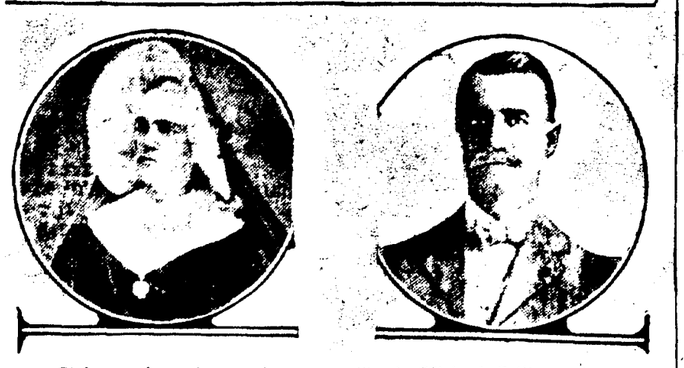
Cela n'empêcha pas Mirabeau, quand on démolit la Bastille et qu'on arriva, en creusant le sol, aux ossements des huguenots qui y étaient enterrés autrefois, faute de pouvoir être déposés enterre bénite, de s'écrier: "Les ministres ont manqué de prévoyance: ils ont oublié de manger les os!"—Candide.

LE RESULTAT

La jeune épouse (à son amie)—Durant mon voyage de noces j'avais tellement peur qu'on nous prennent pour des jeunes mariés que j'ai recommandé à mon mari de ne pas trop s'occuper de moi.

Son amie—J'avais fait la même recommendation au mien, malheureusement, il a toujours continué depuis ce jour-là à me traiter comme une inconnue.

DEUX PARENTS DE COLLINS



Ci-dessus deux des nombreux parents de Michael Collins qui portent le deuil de sa mort. A gauche est Sœur Xavier du Couvent de la Sainte Croix à Franklin, Lne, une cousine du leader irlandais. A droite est John Hagerty, du U. S. Bureau of Agricultural Economics, un cousin de Michael Collins.

Lettre au Redacteur

M. le Rédacteur de l'Abeille:

En choisissant un architecte natif de l'état du Missouri, pour surveiller et mener à bien la construction du Collège Supérieur d'Agriculture de la Louisiane, la Commission ayant charge de choisir un expert pour cette besogne a causé un vif émoi dans le cadre architectural de notre ville. Ils voulaient que l'un des leurs fût nommé pour ce poste important. Ce n'est pas seulement en notre état que l'étranger a gain de cause. A New-York, le directeur de la Metropolitan Opera House est l'ex-chef de "La Scala" à Milan. Quoi qu'il reçoive de fort beaux appointements, il n'a jamais appris la langue de notre pays où il a vécu et gagné tant d'argent pendant plus d'une douzaine d'années.

Il paraît qu'il a offert à Mlle Géraldine Farrar un contrat qu'elle n'a pu se décider à accepter, tellement le chiffre qu'il portait était au-dessous de celui de l'année précédente.

Sa place a été prise par une cantatrice teutonne malgré le fait bien établi que la Farrar remplissait la salle à chaque représentation.

On nous dit que des chanteurs allemands seront engagés, afin de reprendre, et de renforcer le répertoire Wagnérien.

On nous dit que le répertoire Français, déjà sensiblement réduit, le sera encore d'avantage.

Nous apprenons aujoud'hui même que les délégués Italiens à la conférence siégeant à Londres s'unissent aux délégués Anglais contre ceux de la France au sujet des mesures à prendre contre le gouvernement Allemand. Serait-ce de parti pris? L'on se souvient des "Vêpres Siciliennes." On en a fait un opéra. Tout cela n'est pas réconfortant. Vont-ils germaniser l'opéra? Le nouveau gouvernement a adopté l'ancienne devise "Deutschland uber alles." On se souvient de la "Dernière Classe" d'Alphonse Daudet, où le vieux maitre d'école, M. Hamel, immobile dans sa chaire, et fixant les objets autour de lui, comme s'il aurait voulu emporter dans son regard toute sa petite maison d'école. Depuis 40 ans il était là, à la même place, avec sa classe toute pareille. Sa voix tremblait d'émotion.

Tout à coup, l'horloge de l'église sonna midi, puis l'Angelus. Au même moment les trompettes des Prussiens qui revenaient de l'exercise éclatèrent sous les fenêtres. M. Hamel se leva tout pâle, dans sa chaire. Jamais il n'avait paru si grand.

"Mes amis, dit-il, mes amis, je—je—". Mais quelque chose l'étouffait. Il ne pouvait pas achever sa phrase.

Alors, il se tourna vers le tableau, prit un morceau de craie, et, en appuyant de toutes ses forces, il écrivit aussi gros qu'il put:

"Vive la France."

Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

R. W. COLOMB.

M. le Rédacteur de l'Abeille,
Nouvelle-Orléans.

Cher Monsieur:

Nous avons lu avec un serrement de cœur que l'Université Tulane pensait vendre le terrain autrefois occupé par la bâtisse de l'Opéra.

L'administration trouve que la propriété ne produit aucune rente, et voudrait réaliser sa valeur en billets de banque. C'est écœurant de voir ainsi s'écrouler tous les plans pour la restitution et la renaissance de l'Opéra, si cher à ceux des temps passés, qui le comprenaient, qui le chérissaient, le soutenaient, et le considéraient comme un "si né qua non" de la vie du grand monde.

L'Opéra a toujours été considéré comme un attrait principal de notre cité, et comme une partie essentielle du "Vieux Carré." La ville moderne américaine n'en a guère souci.

Les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas.

Nous pouvons seulement exprimer et enrégistrer nos regrets de voir ainsi disparaître pour toujours de notre vie sociale, un élément de tout premier ordre. Espérons qu'une plaque commémorative sera posée sur les lieux regrettés, comme souvenir, et marque d'identification. Tout passe, tout casse, tout lasse.

Ainsi passe la gloire de notre vieille cité. R. W. COLOMB.

—La paresse marche si lentement que la pauvreté ne tarde pas à l'atteindre.—Franklin.

Mort d'Une Celebrite Medicale

DR. JOSEPH HOLT

Le Dr. Joseph Holt, âgé de 82 ans, vient de mourir à sa résidence, 3311 Coliseum street, mercredi dernier à 6:55 de l'après midi. Il était natif de la Nouvelle-Orléans, mais il passa sa jeunesse à Woodville, Miss., où il avait déménagé. Il revint à la Nouvelle-Orléans pour étudier la médecine à l'Hôpital de la Charité; plus tard, il suivit les cours de l'Ecole de Médecine, où il obtint son doctorat en 1861.

Il fut le premier organisateur de la quarantaine maritine qui fut adoptée par le monde entier. Il fut professeur d'obstétrique à la Nouvelle-Orléans School of Medecine et plus tard nommé président du Louisiana State Board of Health de 1884 à 1888. En 1895 il fit partie du Sewerage Board et il fit placer le premier égout.

Le Dr. Holt s'engagea dans l'Armée Confédérée au début de la guerre civile; il fut nommé directement assistant-chirurgien; plus tard, il fut promu chirurgien du second régiment du Mississippi. Le docteur Holt meurt après une maladie de plus d'un an.

LE SOLDAT INCONNU!

Inconnu lui? non pas peuple, tu le connais,
Qu'il soit Breton, Normand, Berrichon, Béarnais.
Qu'il soit Costaud, taillé comme la tour d'Auvergne
On bien comme Bara, pas plus haut qu'une vergne,
Je le vois et je vais vous le silhouetter...

Généreux, bon enfant, aimant rire, chanter.
L'œil vif, le regard franc, calme mais intrépide,
La colère terrible, et le pardon rapide:
Du vrai sang de lion dans un cœur ingénu:
Vous le connaissez bien le soldat inconnu!

C'est Dupont... sur l'Iser. C'est... Durand sur la Somme...
A Verdun c'est... machin, c'est X.... enfin c'est l'homme
Qui griffonnait ces mots pour maman et papa:
Y faut pas vous en faire, ils ne passeront pas!

Le sang qu'il a versé ferait grossir des fleuves!
Les pleurs qu'il a coûtées aux Mamans et aux Veuves
Pourraient emplir un lac si vaste et si profond
Qu'on ne saurait jamais en mesurer le fond.

Après tant de douleur... dans l'aube qui flamboie,
Sa mort a fait surgir tant d'orgueil, tant de joie,
Que plus tard oubliant qu'il mourut pour celà,
On dira: "C'était bon de vivre en ce temps-là!"

Tout, il a tout sauvé; nos palais et nos marbres,
Nos vignes, notre blé... jusqu'à l'ombre des arbres,
Oui, lui qui n'avait rien, il a tout défendu,
Tout, jusqu'au Panthéon où le voilà rendu!

LUCIEN BOYER.

BIEN EDUQUEE

Madame—Marie, vous n'avez pas nettoyé la table, je puis écrire mon nom sur la poussière.

Marie—Comme c'est beau l'instruction, madame.

Le Premier Violon

Il s'appelait Edouard Martel, il était d'une bonne famille bourgeoise, il avait connu, tout jeune, des succès avec son talent de violoniste, il avait même remporté un accessit au Conservatoire de Toulouse. On lui prédisait alors je ne sais quel brillant avenir et il se voyait jouant plus tard devant des salles en délire, l'œil un peu hagard, les cheveux rejetés en arrière, dans une attitude romantique qui l'enthousiasmait à l'avance!

Comme c'était loin, tout cela! Aujourd'hui il descendait tristement à la gare de Lucerne, une chétive valise d'une main et son violon de l'autre, regardant sans le voir l'adorable spectacle de la vieille ville étalée devant les eaux verdâtres de la Reuss, cherchant Schillerstrasse, où se trouvait le concert hongrois qui l'avait engagé comme deuxième violon pour la saison.

Avoir rêvé jouer devant des altesses ou devant des foules en extase et se retrouver, à quarante ans sonnés, deuxième violon dans un petit concert, quelle chute! Mais Edouard Martel était fait à ces désenchantements.

Depuis longtemps déjà son sourire était désabusé et son âme résignée. Il errait d'un bout de la France à l'autre, d'une ville d'eau à une plage à la mode, d'un music-hall à un casino, tournant éternellement la meule de son métier, sans espoir de sortir jamais de sa médiocre condition, sans famille, du reste, seul à supporter la gêne et à ruminer les regrets.

Au concert hongrois, ce fut, comme partout ailleurs, la réunion de musiciens hétéroclites, venus des quatre coins de l'horizon, qui exécutaient sans conviction toute la série des opéras-comiques, des opérettes, des pots-pourris et des suites pour orchestres que toutes les musiques du monde versent sans arrêt dans les oreilles de tous les touristes en villégiature. Et la vie continua...

Or, il se passa ceci d'extraordinaire que, quinze jours après son arrivée, le premier violon tomba malade et que Edouard Martel fut appelé à le remplacer. Installé au premier rang, un peu à l'écart de ses camarades, sa silhouette allait se détacher désormais, chaque soir, bien nettement, en bonne place, devant les spectateurs qui pourraient river leurs yeux sur l'instrumentiste.

Pour la première fois Edouard Martel allait faire chanter l'âme de son violon dans le silence ému d'une salle; pour la première fois il allait écouter ces palpitations saccadées de gens que l'émotion étreint à la gorge; pour la première fois il allait se retrouver, tel qu'il s'était rêvé jadis, dans les heures lumineuses de son adolescence! Quelle aventure! Avec quel soin prépara-t-il ses vêtements, brossa-t-il son smoking, vérifia-t-il le plastron de sa chemise, fit-il et refit-il son nœud de cravate! Avec quelle minutie éprouva-t-il les cordes de son violon! Avec quelle ardeur répéta-t-il chaque morceau du programme!

C'était une tradition, au concert hongrois, de faire lever le premier violon lorsqu'un solo était exécuté par lui. Et, ce soir-là, il y avait une Méditation de Gounod, une Serenata de Braga, une Romance de Vieuxtemps, une Mazurka de Wieniawsky, sans compter la Valse des Perles de Josef Gung'l à Edouard Martel, à la reprise en mineure, avait un coup d'archet étonnant de mollesse et de hardiesse qui devait enlever tout l'orchestre.

Avec une émotion intense il gagna sa place et commença. Il y avait encore peu de monde. Le concert hongrois réunissait ses musiciens sur une estrade dressée au milieu d'un jardin couvert, et un grand nombre de petites tables inoccupées marquaient une fâcheuse absence de public. La Serenata de Braga et la Romance de Vieuxtemps eurent leur succès habituel pour le premier violon sans déchaîner, cependant, des applaudissements excessifs.

Soudain, tandis qu'il détaillait la Méditation de Gounod, Edouard Martel eut la sensation bien nette de deux yeux qui étaient rivés sur lui et qui ne le quittaient pas d'une seconde.

Là, à deux pas de lui, au premier rang, une femme d'une élégance tapageuse, coiffée d'un immense chapeau noir, décorée d'un collier de perles qui cascadait jusqu'au milieu de sa poitrine, écoutait avec une attention religieuse le solo et éclata en applaudissements dès la dernière note.

Troublé, bouleversé, ému de toutes les façons, Edouard Martel s'inclina, les yeux rivés à son tour sur la spectatrice.

Le morceau suivant qui était la Mazurka, de Wieniawsky, le même manège recommença, avec plus d'émotion encore, semblait-il, de la part de l'inconnue, avec une fureur de bravos plus grande encore.

Un Prélude de Timbalist parut la transporter, un Lied de Strauss sembla lui procurer une émotion intense, et elle tressaillit étrangement en entendant Edouard Martel détailler encore une fois ce dernier morceau qui fut bissé.

Mais ce fut la Valse des Perles qui la ravit complètement.

—Bravo! Bravo! ne cessait-elle de répéter.

Et debout, frénétique, elle applaudissait en regardant Edouard Martel, très pâle, qui s'inclinait.

Pendant trois jours le même manège recommença. Bientôt tout le concert hongrois remarqua cette somptueuse étrangère, mistress Wells, la riche veuve américaine, qui occupait tout un étage au palace voisin et qui venait régulièrement chaque jour applaudir son violoniste favori. Et les potins de circuler déjà...

Quant à Edouard Martel, il était comme fou. Les rêves les plus extravagants de sa jeunesse, il lui semblait qu'il allait les réaliser. Cette femme l'aimait certainement. Alors, demain, qui sait? Ne pouvait-il se réveiller le mari légitime de cette milliardaire? N'allait-il pas enfin nager dans l'opulence? Le bonheur, le repos, la fortune, tout était né de son coup d'archet!

Maintenant il se redressait chaque soir en triomphateur, regardant bien face son admiratrice, jouant visiblement pour elle, la compromettant audacieusement à la face de tous. Et déjà, autour de lui, il sentait des jalousies naître, et il surprenait aussi à son égard certain geste obsequieux...

Ce fut le quatrième jour qu'il reçut la lettre tant attendue. Elle lui fut apportée par un groom du palace. Elle ne contenait que ces simples mots: "Monsieur, votre jeu me plait infiniment car il me rappelle celui de mon cher mari qui fut un violoniste incomparable. Je désirerais vous entendre jouer pour moi toute seule la liste des morceaux que voici. Désireuse de créer l'illusion que c'est mon cher John que j'entends, vous voudrez bien vous tenir dans la pièce attenante à mon salon, derrière une portière qui vous rendra invisible à mes yeux. Vous entrerez et vous sortirez sans être vu de moi. Ma femme de chambre vous conduira. Il vous sera octroyé cinq cents francs par séance.—Salutations distinguées. Anna Wells."

—Il y a une réponse? dit le groom.

—Dites simplement à mistress Wells, répondit Edouard Martel, les larmes aux yeux, que je quitte Lucerne dans deux heures et qu'elle cherche un autre figurant que moi.—Jules Bertaut.

Quelle différence il y a entre un oignon et un cheval? Le cheval tire et l'oignon pousse.

LE CLIENT CONCILIANT

la scène se passe dans un luxueux salon de coiffure des grands boulevards.

Le garçon, la mine offusquée.—Oh! comme monsieur a la tête sale! Si monsieur pouvait se voir la tête.

Le client.—Vous savez bien que c'est impossible, même pour les hommes-caoutchoucs.

Le garçon.—Nous avons ici une lotion excellente pour les pellicules: la capilline du docteur Absalon. Est-ce que j'en débouche un flacon?

Le client.—Mon Dieu, si vous voulez...

Sous les mains énergiquement frotteuses du garçon, la capilline du docteur Absolon inonde le cuir chevelu du client.

Le garçon.—Monsieur verra comme ça lui fera du bien; seulement la capilline ne produit vraiment son effet que si l'on enduit les cheveux, aussitôt après, avec l'huile d'Olive, du nom du célèbre docteur Olive, son inventeur. Faut-il en déboucher un flacon?

Le client.—Je n'y vois pas d'inconvénient.

Le garçon.—Oui, mais pour que l'huile du Dr Olive soit convenablement étendue, il faut se servir d'une certaine petite brosse très douce. Au contraire, on doit employer une brosse dure pour la capilline. Est-ce que j'en fais mettre une paire de côté?

Le client.—Ma foi, si vous le croyez bon...

Le garçon.—Ça n'est pas tout. Est-ce que monsieur a une feuille?

Ici, le client reste absolument interloqué, sentant le rouge de la honte lui monter au front à l'idée qu'il ignore, à son âge, ce qu'est une feuille chez le coiffeur. Il ne sent pas la force de l'avouer.

Le client.—Une feuille, dites-vous? Dam... je ne sais pas.

Le garçon, avec autorité.—Eh bien! monsieur, il est absolument indispensable d'en avoir une.

Le client.—Ah! si vous êtes aussi sûr que ça, je ne dis pas le contraire.

Le garçon.—Alors j'en fais ajouter une.

Il débarrasse du peignoir le client qui se lève.

Monsieur, voilà votre petit paquet.

Le client.—Quel petit paquet?

Le garçon.—Mais tout ce que vous venez d'acheter: la capilline du Dr Absalon, l'huile du Dr Olive, les deux brosses, la feuille...

Le client.—Mais vous faites erreur, mon ami. Je n'ai rien acheté de tout ça.

Le garçon.—Rien acheté? Vous êtes fou. C'est vous-même qui m'avez dit...

Le client.—Non, ce n'est pas moi. Vous m'avez parlé de déboucher des flacons, de mettre des brosses de côté et de leur ajouter je ne sais quelle feuille. Moi, vous comprenez je n'ai pas voulu vous contrarier. Par douceur naturelle, je n'aime pas à faire de la peine aux gens et par profession, j'ai toujours l'air de l'avis de mon interlocuteur.

Le garçon.—???

Le client.—Je suis diplomate.—Louis Sonolet.

Un Bon Diner

Le soir de mon départ de Québec, le mois dernier, j'étais à la recherche d'un restaurant pour y pendre mon dîner, lorsque, au tournant d'une rue, je donnai en plein dans un ventre rebondi, où s'étalait une lourde chaîne d'or. Ayant levé les yeux, je vis les bajoues d'un gros homme s'élargir encore dans un rire jovial.

—Mais, je ne me trompe pas!... me dit ce gros homme, comme on se retrouve tout de même... Et, ça va? Combien de temps, hein, depuis qu'on s'est quitté! Vingt-sept ans! Non! Cela doit faire plus: trente au moins!... Ah! on était jeune dans ce temps-là!... Et alors, qu'est-ce que tu deviens? Moi, sais-tu, j'ai pas mal réussi: le commerce, vois-tu, le commerce! il n'y a que ça! ... Je te l'ai toujours dit: Au collège, déjà, c'était mon idée...

Etourdi par tout ce verbiage, je cherchais vainement un point de repère. Il avait dit: "Au collège... Trente ans..." Trente ans! Cela devait être l'année de ma syntaxe: un copain, alors, avec lequel j'ai usé des fonds de culottes, mais lequel? Lequel?... Je n'osais lui avouer que ni son gros ventre, ni ses bajoues, ni ses yeux fureteurs, ni son nez, tel celui d'un tapir, rien de tout cela trouvait écho dans mes souvenirs... Voyons, pourtant, en cherchant bien... Laroche, peut-être? ...—Mais non! Laroche voulait être médecin et le commerce lui faisait horreur... Ah! Gingras! Allons donc! Gingras était tout petit. Massé alors?... Quelle idée... Massé boitait un peu... Alors qui? ... qui?... qui?...

Je ne faisais que répondre "oui" ou "non" aux innombrables questions dont le gros homme m'accablait.

—Alors, comme ça, mon pauvre vieux, tu es employé du gouvernement! On ne ramasse pas des millions à ce méter-là! Ah! si tu m'avais écouté. Le commerce! Vois-tu, le commerce!...

Employé du gouvernement!... Il est évident qu'il me prend pour un autre, me dis-je. Mais pour qui, alors?... Assurément un autre confrère de collège, car il venait de me parler de Maréchal, Provost, Arthur Plante, Télesphore Parizeau...

—Je viens de faire un bonne affaire, ajouta-t-il, et ça me fait plaisir de régaler un copain. Je t'offre à dîner.

J'étais en vacances, décidé à m'amuser, je résolus de laisser se poursuivre les événements.

Une fois à table, je jugeai qu'il était alors trop tard pour lui demander son nom. Durant le repas qui, entre parenthèse a été arrosé d'un vin exquis, je ne cessais de me demander: "qui est-il, et pour qui me prend-il?" Quelquefois il me parlait de mon emploi au Palais de Justice de Montréal, mais quel était le nom de cet employé du gouvernement avec lequel il me confondait?...

Ce fut seulement au dessert que j'appris le nom de celui auquel le gros homme pensait faire les honneurs.

—Nous allons maintenant, dit-il, vider une coupe de champagne à la santé de ta femme, madame Sicotte!...

Sicotte!... Ainsi, il me prenait pour Sicotte!... J'étais Sicotte!... C'était à Sicotte qu'il offrait à dîner!...

Je voulus payer les cigares mais il s'y refusa péremptoirement.

—Tu es mon hôte ici, dit-il. Quand j'irai à Montréal, durant la dernière semaine d'août, tu feras ce que tu voudras. Si tu le permets, j'irai te serrer la main à ta sortie de bureau, au Palais de Justice.

—J'en serai très heureux, et tu seras le bienvenu. Tu vas ainsi me fournir l'occasion de te prouver que les Montréalais sont aussi hospitaliers que les Québecois. Donc, à la fin du mois d'août, je t'attendrai. Et j'eus l'audace d'ajouter: Je te promets un succulent dîner... nous sablerons le champagne.

Qu'est-ce que ça me faisait de promettre?... C'est Sicotte qui va payer!

De crainte de déranger les deux amis dans leurs épanchements, je vais aller passer la dernière semaine de ce mois-ci à Mont-Laurier. Je crois que c'est plus prudent!

PENDANT LE BAL

Que suis-je venu faire ici,
Parmi tous ces gens sans souci?
Des fleurs, des ors, de la musique!
C'est éblouissant, magnifique,
Ecoutez cet air entrainant...
Voilà qu'ils valsent maintenant!

Moi seul n'éprouve aucune joie
Pendant que la foule tournoie.

Les confettis, les serpentins,
Sur les corsages de satin
Se sont posés; le rire fuse...
Pierrot est gai, Ninon s'amuse:
L'amour brille dans leurs grands yeux;
Ils ont vingt ans: ils sont heureux.

Je pense aux morts et m'apitoie
Pendant que la foule tournoie.

Oui, voilà qu'au milieu du bal
(Suis-je un fol, un original?)
Je songe à la grande hécatombe
Et vois apparaître une tombe...
Alors, je fuis épouvanté:
On a ri, car j'ai sangloté...

Dans la douleur mon cœur se noie
Pendant que la foule tournoie.

Mardi-Gras 1922. Alfred Pirard.